

# Fête Watteau

Autor(en): **Hilberer, Jules-Emile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **29 (1924)**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684935>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# FÊTE WATTEAU

---

I

Ne fûtes-vous pas Reine en ces Fêtes galantes  
où, voguant sur le lac aux couleurs éclatantes,  
dans des bateaux fluets, ornés de fleurs exquises,  
s'acheminaient sans bruit les marquis, les marquises  
vers le pays d'Amour ? Et tous, portant perruque,  
poudrés de blanc avec des frisons sur la nuque,  
ramaient ; cependant que là-bas, dans le lointain,  
s'éloignaient les châteaux et leurs mignons jardins.  
Et du bosquet montait une voix musicienne,  
grave, indécise comme une douleur ancienne :  
et vous aviez vos yeux de bluets et d'étoiles  
fixés sur les plis clairs des mystérieuses voiles.  
Enfin vous débarquiez sur la rapide berge  
où, près d'un pavillon se dressait une auberge  
à l'enseigne très simple : **A Cupidon Archer** ;  
séjour riant, charmeur, que la main de Boucher  
avait enjolivé de festons d'astragales :  
guirlandes d'émeraude et méandres d'or pâle.  
Et c'était un spectacle unique, un peu fantasque,  
joyeux devis, clameurs d'une troupe de masques :  
Arlequins et Pierrots courant la pretentaine,  
Colombines, Abbés, Bergères peu hautaines,  
corsages de velours et robes de satin  
fleurant l'ambre et l'iris, la verveine et le thym.  
Et toutes ces couleurs, nuances délectables,  
rehaussaient encor vos sourires adorables ;  
et j'eus la vision des jardins de Bergame  
où des grands Amoureux devait voltiger l'âme.  
Et quand je m'en allai, près du bassin aux cygnes,  
deux Pierrettes rêvaient à ces blancheurs insignes.  
L'air était doux, le jour baissait, c'était le soir,  
et les fleurs répandaient des parfums d'encensoir.

II

A l'ombre des chênes rêveurs,  
des troupes passent en cadence :  
c'est l'instant cher des confidences,  
dans le jardin des espérances,  
devant les Faunes ricaneurs.

Un rayon s'accroche soudain  
aux grands rosiers qu'il illumine ;  
les Arlequins, les Arlequines  
s'arrêtent ; mais la mandoline  
pleure toujours son vieux refrain.

Ce sont des airs du doux Lully :  
saluez marquis et marquises,  
dressez vos beaux rubans cerises  
et dans vos poses indécises  
fêtez le Mai, le Mai joli !

Quittez vos amères rancœurs,  
toquets Watteau, fines aigrettes ;  
et vous, soyeuses collerettes,  
des Amours et des Amourettes  
venez un peu troubler les cœurs !

III

Les poètes aussi ce soir doivent rêver,  
car la Fête sans eux ne saurait se passer.  
Venez donc troubadours, prenez vos luths d'ivoire,  
contez-nous des Amants la curieuse histoire.  
Déjà le rossignol fait entendre sa voix,  
dont l'écho répété résonne au fond des bois.  
Epris de l'eau tombant en gerbes dans les vasques,  
ils chantent des sonnets aux douces rimes flasques  
d'où jaillissent soudain, comme des traits ailés,  
les bruyants concezzi richement ciselés.  
Ce sont des gens adroits, spéculant sur les âmes,  
visant souvent avec leurs madrigaux de flammes  
les cœurs martyrisés par les Jeux et les Ris.  
Puis eux-mêmes, parfois par l'amour attendris,

ils chantent en couplets le triomphe des roses,  
les sentiers ombragés, les crépuscules roses,  
les étoiles du ciel qui, de leurs yeux rêveurs  
contemplant cette joie en berçant les douleurs.

IV

Près d'une terrasse cachée,  
sur un socle neigeux, sculptée,  
pleure une blanche Galathée.

Et Pierrot, épris de la Belle,  
blessé de la flèche mortelle,  
songe à des amours éternelles.

Et tendant ses bras vers l'Amante,  
en sa flamme qui le tourmente,  
il l'adjure d'être clémente.

Il lui conte sa peine immense,  
et dans des rythmes, en cadence  
tristement gémit sa romance :

V

J'ai dit à ma colombe blanche :  
Va-t'en là-bas, aux pays bleus :  
à ma mie aux yeux de pervenche  
porte mes plus brûlants aveux.

J'ai dit aux étoiles de flammes,  
au rayon de lune argenté :  
versez tout l'éclat de vos âmes  
sur son beau corps immaculé.

Et j'ai dit aux fleurs des prairies :  
prodiguez vos parfums troublants :  
constellez de vos pierreries  
son front de marbre et ses bras blancs.

Mais la colombe et les étoiles  
et les fleurs n'ont point écouté.  
Le ciel de mon printemps se voile  
au fond de mon cœur attristé.

VI

Sur ses ailes la brise a remporté sa plainte.  
Depuis longtemps déjà les voix se sont éteintes.  
Plus de masques bruyants, de jupes de satin.  
L'aurore de son souffle a baisé le matin,  
entr'ouvrant ses beaux yeux d'opale dans l'espace,  
en un frémissement d'hirondelle qui passe.  
Et ses frissons bientôt gagnent les bosquets verts :  
de vagues bruissements s'élèvent dans les airs,  
et Pierrot, tout pensif, sans rechercher les causes  
de son tourment, rêve aux fragilités des choses...  
Soudain, comme un brasier, à l'horizon vermeil  
superbe et souverain s'élançe le soleil.  
Et près de son Amante, au détour de l'allée  
Pierrot nous montre en pleurs sa face désolée.

J.-E. HILBERER.

